

d'une situation des plus précieuses à une opulence considérable.

Jusqu'alors elle avait été presque pauvre. Veuve d'un officier supérieur qui n'avait presque d'autre patrimoine que sa solde, elle avait pris de bonne heure des habitudes d'économie voisines de l'avarice. Elle avait élevé sévèrement ses deux enfants, leur donnant à peine le strict nécessaire. Et quand son fils, alors à l'École militaire de Saint Cyr, venait passer un jour de congé à la maison, il était souvent obligé d'emprunter quelques sous à la concierge pour acheter des cigares.

Cyprienne, de son côté, ne portait que des robes démodées et des chapeaux de l'année précédente. La mère entassait ses petits revenus, beaucoup moins pour préparer une dot à sa fille que pour s'assurer elle-même contre les éventualités de l'avenir.

Une occasion s'offrit pourtant de redorer le blason des la Clémaderie, qui appartenait à une des plus vieilles familles du Poitou ; et le jeune sous-lieutenant espérait pouvoir enfin tenir plus dignement son rang dans l'armée et dans le monde.

Ils étaient pauvres. Un mot de Cyprienne suffisait pour les rendre riches.

Cyprienne de la Clémaderie avait vingt ans ; elle était douée d'une beauté merveilleuse, dont longtemps plus tard la veuve du colonel fédéré, même après la mort tragique de son mari, et quand sa raison avait sombré dans le désastre, devait encore conserver les traces.

Douce, bonne, instruite, possédant toutes les perfections physiques, intellectuelles et morales, elle avait tout ce qu'il fallait pour faire le bonheur d'un mari.

Et pourtant sa pauvreté, aggravée encore par l'avarice de sa mère, compliquée des préjugés aristocratiques de la comtesse, semblait la vouer à un célibat perpétuel.

L'héritière d'un des plus grands noms de l'armorial de France ne pouvait épouser le premier venu. Une mésalliance était impossible, et Cyprienne était fatalement destinée à coiffer sainte Catherine.

Les fils dégénérés des croisés n'épousent pas volontiers les filles sans dot ; les parchemins n'éprouvent plus de passions ardentes que pour les sacs, fut-ce des sacs archi-roturiers. D'ailleurs, la comtesse ne produisait pas sa fille dans le monde, cela coûtait trop cher. On ne voyait, on ne recevait personne ; et il était bien difficile que quelque brave gargon, riche, titré et désintéressé, vînt à s'éprendre de ce trésor enterré sous le boisseau.

La comtesse, un peu jalouse peut-être de la splendide beauté de sa fille, avait concentré sur son fils toutes ses affections, et s'habitua à l'idée que Cyprienne entrerait en religion, et laisserait ainsi à son frère la totalité de leur maigre patrimoine.

Celui-ci, humilié de la modicité de ses ressources, encourageait les visées maternelles.

Mais Mlle de la Clémaderie ne se sentait aucune vocation pour la vie claustrale et ne partageait point l'orgueilleux exclusivisme de sa famille.

Le sang chaud et généreux qui coulait dans ses veines se souciait fort peu des préjugés de caste. Elle se sentait femme avant d'être noble. Avant d'avoir un blason elle avait un cœur.

Tout à coup les manières de la comtesse et du sous-lieutenant changèrent sensiblement à son égard. On cessa de lui vanter les charmes du couvent et de lui offrir le seul époux qui pût convenir à sa situation, le seul qui fût en même temps d'as-

sez bonne et d'assez vieille maison pour aspirer à la main d'une Clémaderie !

Toutes les rengaines de l'autre monde et de l'autre siècle dont on lui rebattait les oreilles firent place à de nouvelles préoccupations. On se montra plus tendre pour elle ; elle commença à compter pour quelque chose au foyer domestique. À sa grande surprise, elle retrouvait à la fois une mère et un frère qui jusqu'alors paraissaient n'avoir d'autre désir que se débarrasser d'elle en l'enterrant dans un cloître.

Cyprienne ne comprenait rien à ce subit revirement, dont elle eut bientôt l'explication.

La famille avait en Bretagne un parent éloigné, un vieux cousin, aussi millionnaire que célibataire, n'ayant pas d'héritiers directs, et dont le futur héritage était une proie livrée depuis longtemps aux convoitises et aux compétitions d'une foule de collatéraux avides.

Ainsi qu'il arrive infailliblement en pareille circonstance, c'était à qui des héritiers éventuels ferait au vieillard la cour la plus assidue et lui prodiguerait les protestations affectueuses.

Chacun nourrissait l'espoir de le circonvenir et de lui arracher un testament. La comtesse, cela va sans dire, était la plus sûre, la plus avide, la plus empressée. Chaque année, sous le prétexte de rendre ses devoirs au marquis de Rys — tel était le nom du cousin à millions, — elle ne manquait jamais d'aller passer une quinzaine en Bretagne, afin de poser la candidature de son fils au poste envié de légataire universel.

Par malheur, ses tentatives étaient restées infructueuses. Mme de la Clémaderie n'avait pas su dissimuler ses espérances cupides ; le vieux parent s'était montré insensible à toutes les séductions, et avait même témoigné une certaine froideur à sa cousine.

Et puis quelques années s'étaient passées, les enfants avaient grandi : le collégien était devenu ce qu'on a l'habitude d'appeler un brillant sous-lieutenant ; la pensionnaire un peu gauche s'était transformée en une ravissante jeune fille.

Le marquis de Rys, ayant à se plaindre des petits-neveux qui avaient anéanti ses bonnes grâces, fait le vide autour de lui et s'étaient installés en maîtres au château, éprouva un beau jour le besoin de se rapprocher de la comtesse.

Pour échapper à la tyrannie jalouse des héritiers qui le gardaient à vue et qu'il soupçonnait, à tort ou à raison, de vouloir l'empoisonner, il avait fait un voyage à Paris.

Que se passa-t-il alors dans l'âme du sexagénaire ? Fut-il séduit par les caresses félines et les témoignages d'affection de la mère, par la belle prestance et la bonne mine du jeune officier tout frais émoulu de Saint Cyr, ou bien par la grâce douce et simple et les charmes de Cyprienne ?

Toujours est-il qu'au bout d'une semaine, le vieux marquis ne pouvait plus quitter l'appartement des la Clémaderie et qu'il paraissait de moins en moins pressé de regagner son vieux manoir des environs de Nantes.

Un matin, après le déjeuner, pendant lequel Cyprienne avait remarqué chez la comtesse et chez son frère quelque chose qui ne leur était pas habituel, Mme de la Clémaderie prit un air grave, solennel, et dit à sa fille...

—Cyprienne, nous avons besoin, ton frère et moi, de causer avec toi...

—De causer avec moi ? fit-elle avec surprise et en souriant. Mais est-ce que nous ne causons pas tous les jours ?... Il est vrai que vous avez été bien silencieux tous les deux...